

ARTURO
PÉREZ-REVERTE



Sabotage

UNE AVENTURE
DE LORENZO FALCÓ

ROMAN
SEUIL

Sabotage

ARTURO
PÉREZ-REVERTE

Sabotage

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Sabotaje*
Éditeur original : Alfaguara, Penguin Random House
Grupo Editorial
ISBN original : 978-84-204-3245-8
© Arturo Pérez-Reverte, 2018

ISBN 978-2-02-142799-8

© Éditions du Seuil, octobre 2020,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Lorenzo Pérez-Reverte, soldat de la République,
qui partit à la guerre quand il avait seize ans,
en revint à dix-neuf et mourut avant
d'en avoir eu vingt-deux.*

Il y a des héros en mal comme en bien.

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*

Un tableau est la somme de ses destructions.

PABLO PICASSO

Bien que fondé sur des faits réels, Sabotage est un roman dont la trame et les personnages sont en grande partie imaginaires. Comme le sont aussi les actes parfois attribués à des personnages réels. L'auteur a altéré certains faits historiques selon les besoins de la fiction.

LES NUITS DE BIARRITZ

Sous la pergola de la terrasse, on voyait cinq taches blanches et un point rouge. Les taches étaient celles du plastron et du col d'une chemise, de deux poignets amidonnés et d'une pochette qui pointait de la poche de poitrine d'un veston de smoking. Le point rouge était la braise d'une cigarette entre les lèvres de l'homme qui restait immobile dans l'obscurité.

De l'intérieur venait une rumeur étouffée de voix et de musique. Il y avait un croissant de lune, déclinante, qui abrasait la mer noire et argentée face à la plage, entre les éclats du phare situé sur la droite et la partie haute de la vieille ville faiblement éclairée sur la gauche.

C'était une nuit calme et chaude, sans même de brise. À près de la mi-mai.

Lorenzo Falcó tira une dernière bouffée de sa cigarette, avant de laisser tomber celle-ci par terre et de l'écraser sous la semelle de sa chaussure. Il dirigea son regard vers la partie la plus obscure de la plage, dans l'ombre, où quelqu'un allumait et éteignait trois fois, à ce moment-là, une lampe torche. Le signal reçu, il retourna à l'intérieur en traversant le salon désert, au décor de chrome et de laque carmin, où entre les appliques Art déco les grands miroirs reflétaient le passage de sa silhouette élancée, élégante et flegmatique.

Il y avait de l'animation dans la salle de jeu, et Falcó lança un regard en direction de ceux qui se groupaient autour des dix-huit tables. Ces derniers temps, la clientèle du casino municipal avait changé. Des années trépidantes des voitures rapides et de la frénésie du jazz, des Grands d'Espagne et des millionnaires anglo-saxons, des *cocottes**¹ de luxe et des aristocrates russes en exil, Biarritz ne retenait pas grand-chose. En France, le Front populaire était au pouvoir, les ouvriers avaient leurs congés payés, et ceux qui mordillaient un havane ou celles qui tendaient un cou entouré de perles, suspendus au *chemin de fer** ou au *trente et quarante**, appartenaient à la classe moyenne supérieure et coudoyaient les restes d'une autre époque. Nul ne parlait plus de la saison à Longchamp, de l'hiver à Saint-Moritz ou de la dernière folie de Schiaparelli, mais de la guerre d'Espagne, des menaces d'Hitler contre la Tchécoslovaquie, des patrons couture de *Marie Claire* ou de l'augmentation subite du prix de la viande.

Falcó localisa facilement l'homme qu'il cherchait, parce que celui-ci n'avait pas bougé de la table de baccara : corpulent, avec d'abondants cheveux gris, il était vêtu d'un smoking de très bonne coupe. Il restait à côté de la même femme – son épouse –, vers laquelle il s'inclinait pour converser à voix basse en jouant avec les jetons empilés sur le tapis vert. Il semblait perdre plutôt que gagner, mais Falcó savait que cet individu pouvait se le permettre. En fait, il pouvait presque tout se permettre, parce qu'il s'appelait Tasio Sologastúa et était l'un des hommes les plus riches de Neguri, le quartier huppé et nanti de Bilbao, cœur de la haute bourgeoisie basque.

Falcó porta son regard sur la table voisine. De là, debout parmi les curieux, Malena Eizaguirre surveillait de loin le

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

couple. Le regard de Falcó croisa le sien, il toucha d'un geste discret la montre à son poignet gauche, et elle acquiesça légèrement. L'air détaché, il alla se placer à côté d'elle. Avec ses cheveux courts ondulés à la mode et ses grands yeux noirs, Malena était attirante, sans excès – un peu enveloppée, la trentaine, des traits réguliers –, même si sa robe du soir, une Madame Grès de mousseline drapée, lui donnait une agréable apparence classique aux réminiscences grecques.

– Ils n'ont pas bougé de là, dit-elle.

– Je vois... La femme a perdu beaucoup ?

– Comme d'habitude. Des jetons de quinze mille francs, l'un après l'autre.

Falcó prit une expression amusée. Edurne Lambarri de Sologastúa ne pouvait se passer du baccara, des bijoux, des manteaux de vison et de tout ce qui exige des gaspillages d'argent. Comme ses deux filles qui, à l'heure qu'il était, devaient danser sur la piste du Miramar, conformément à leur habitude : Izaskun et Arancha, deux jolis et frivoles tendrons basques. Il consulta de nouveau sa montre. Onze heures vingt.

– Je crois qu'ils ne vont pas beaucoup tarder à s'en aller, conclut-il.

– Tout est prêt ?

– J'ai téléphoné il y a un moment, et je viens de voir le signal, dit-il en promenant lentement un regard tout autour de lui. Tu as repéré les gardes du corps ?

Malena montra d'un mouvement du menton un type brun, costaud, au front serré et au nez de pugiliste, engoncé dans un smoking trop étroit à la taille. Il se tenait un peu à l'écart de la table de baccara, le dos appuyé contre une colonne, et il fixait Sologastúa d'un regard de mâtin fidèle.

– Il n'y a que lui. L'autre doit être dehors, avec le chauffeur.

– Deux voitures, comme d'habitude ?

– Oui.

– Tant mieux. Plus on est de fous...

Il la vit sourire légèrement, nerfs solides, bien contrôlés.

– Tu es toujours aussi garnement ? Tu prends tout comme ça ?

– Pas toujours.

Le sourire de Malena, tendue mais déterminée, s'élargit. La mort de son père et de son frère, assassinés par les rouges pendant le massacre du 25 septembre à bord du bateau prison *Cabo Quilates* dans l'estuaire de Bilbao, avait quelque chose à voir avec cette fermeté. Issue d'une famille en vue de tradition carliste, elle avait œuvré avec beaucoup de courage pour le camp rebelle au cours du soulèvement militaire en portant des messages secrets du général Mola entre Pampelune et Saint-Sébastien. Après ce qui était arrivé à son père et à son frère, elle avait demandé de passer à l'action directe. Elle travaillait avec Falcó depuis quelque temps, pour monter l'opération. C'est une brave fille, se disait-il. De confiance, sérieuse et vaillante.

– Ils se lèvent, dit-elle.

Falcó lança un regard en direction de la table de baccara. Tasio Sologastúa et sa femme, maintenant debout, se dirigeaient vers la caisse pour changer leurs jetons. C'était le moment où le couple, après leur dîner habituel au Petit Vatel et leur passage au casino, regagnait habituellement sa villa de Garakoitz. Détachant son dos de la colonne, le garde du corps les suivit, détendu. Falcó frôla de deux doigts, avec douceur, la main de Malena.

– À nous de jouer, dit-il.

Elle prit son bras et ils allèrent, l'air de rien, jusqu'au vestiaire.

– Ils sont réglés comme du papier à musique, remarqua-t-elle, en couvrant d'un châle en laine bordeaux ses épaules nues. C'est comme ça tous les soirs à la même heure.

Malena semblait satisfaite de voir que tout se déroulait exactement comme prévu. Quand Falcó était revenu à Biarritz après une brève parenthèse clandestine en Catalogne – une mission d’urgence dont l’avait chargé l’Amiral –, il y avait un mois qu’elle surveillait les Sologastúa. Les époux avaient passé la frontière avec leurs enfants l’année précédente, alors que les troupes nationales étaient sur le point de s’emparer du passage frontalier d’Irún. Tasio Sologastúa, membre éminent du PNV – le parti nationaliste basque, catholique et conservateur, toutefois allié pour des raisons d’opportunité à la République –, était l’un des principaux appuis à l’étranger du gouvernement autonome d’Euzkadi. De cet exil doré, où un triste menu coûtait trois fois le prix d’un repas au champagne dans n’importe quel bon restaurant de l’Espagne franquiste, son influence se faisait sentir dans les cercles nationalistes du sud-ouest de la France, et ses avoirs dans des banques de Grande-Bretagne et de Suisse finançaient d’importants chargements d’armes à destination des ports basques. D’après des informations confirmées par Falcó grâce à ses vieux contacts de contrebandier – le passé ne s’efface jamais tout à fait –, Sologastúa avait équipé les gudaris basques de huit canons, dix-sept mortiers, vingt-deux mitrailleuses, cinq mille huit cents fusils et un demi-million de cartouches, et de plus affrété deux bateaux de pêche armés pour la marine auxiliaire basque. Ce qui ne revenait pas exactement à collectionner des soldats de plomb. C’était en tout cas une raison plus que suffisante pour que les services secrets franquistes aient le plus grand intérêt à l’enlever ou à le supprimer. Tel était l’ordre des priorités de la mission confiée à Lorenzo Falcó.

Ils s’arrêtèrent sous les lumières de la grande marquise de l’entrée pendant que le voiturier amenait leur automobile. De là, ils virent comment une de celles de Sologastúa, une

élégante Lincoln Zephyr, arrivait du parking pendant que l'autre, une Ford d'apparence plus modeste, attendait sur l'esplanade phares allumés et moteur en marche. Le couple s'assit sur le siège arrière du premier véhicule, et le garde du corps en smoking, après avoir aidé le chauffeur à fermer les portières, se dirigea vers la Ford. Les voitures démarrèrent l'une après l'autre en faisant crisser le gravier sous leurs roues, la Lincoln la première, au moment même où l'employé arrêtait devant l'entrée la Peugeot 301 de Malena et Falcó, une berline spacieuse et puissante, spécialement choisie pour l'opération. Avec le plus grand naturel, Malena se mit au volant pendant que Falcó donnait un pourboire au voiturier et au portier, s'asseyait sur le siège à côté de la conductrice et fermait la portière.

– Prête à l'action ? demanda-t-il.

Une main sur le volant, elle passait en première. À la lumière extérieure de la marquise, Falcó put voir qu'elle s'était déchaussée et avait relevé sa robe longue jusqu'à ses cuisses pour conduire plus commodément.

– Absolument, répondit-elle.

Falcó regarda un moment encore ses jambes avant d'approuver, amusé.

– Eh bien, alors, partons en chasse.

Ils démarrèrent, et il eut encore le temps de voir Malena sourire, tendue, avant que les lumières du casino ne s'effacent, derrière eux. Ils suivaient de loin les feux arrière de la Ford, dont l'éclat des phares éclairait dans les tournants la Lincoln qu'elle escortait. Ils montèrent ainsi les rues désertes et peu éclairées jusqu'à l'Atalaye et la place Clemenceau, puis descendirent vers la route de la côte en direction de Saint-Jean-de-Luz.

– Parfait, remarqua Falcó. Comme chaque soir.

– Oui, fit Malena, dont le profil se dessinait dans l'ombre quand la lumière des phares de la Peugeot tombait sur un

mur proche. Nous, les Basques, nous n'aimons guère les changements de routine.

– Car les routines tuent.

– Oui, fit-elle en riant tout bas. On le dirait bien.

Sa voix, constata Falcó, semblait sereine. Elle conduisait avec assurance et adresse, en gardant la distance suffisante pour ne pas voir sa proie lui échapper, sans trop s'en approcher pour ne pas lui donner l'éveil. Ils avaient laissé la ville derrière eux et roulaient sur une route rectiligne bordée de pins, la mer éclairée par la lune sur leur droite.

– Plus que deux kilomètres, annonça Malena.

Falcó ouvrit le couvercle de la boîte à gants et en sortit une lourde enveloppe. En l'ouvrant, il toucha le métal froid d'un Browning FN 9 mm et le long tube du suppresseur de son Heissefeldt. À tâtons, sur ses genoux, il sortit le chargeur du pistolet, s'assura qu'il était plein, le remit en place jusqu'au déclic, logea une balle dans la chambre sans ôter la sûreté. Puis il vissa le silencieux sur la bouche du canon.

– Voilà la déviation, là, à droite, et après le pont de Garakoitz, dit Malena.

Cette fois, il y avait de la crispation dans sa voix. Elle avait levé le pied de l'accélérateur, et la Peugeot roulait maintenant tout doucement. Devant eux, à quelques centaines de mètres, les feux rouges arrière des deux autres automobiles indiquaient qu'elles étaient arrêtées.

– Contrôle de police, annonça Falcó, l'arme sur ses genoux. Stoppe en douceur.

Ils s'approchèrent lentement des voitures derrière lesquelles ils se placèrent. Les feux avant de la première éclairaient une barrière mobile posée sur des béquilles, devant un pont de pierre, avec le mot *Gendarmerie** dans un cercle blanc, bleu et rouge. Il y avait deux agents en uniforme sombre près de la Lincoln, un grand et un petit, de part et d'autre de la voiture. Le petit se penchait vers la

vitre côté conducteur. Sur l'éclat des phares se découpèrent les silhouettes des gardes du corps assis sur le siège avant de la Ford.

– Ne coupe pas le moteur, dit Falcó.

Il ouvrit la portière, descendit pistolet au poing, mais avec le bras pendant le long du corps de façon à dissimuler l'arme. Après avoir respiré trois fois profondément en ôtant d'un coup de pouce le cran de sûreté, il passa sans hâte entre les deux voitures pour aller de l'autre côté de la route, où il se dirigea vers le conducteur de la Ford. Bien qu'attentif à cet homme et à son compagnon, il surveillait du coin de l'œil les gendarmes. En arrivant à la hauteur de la portière, il frappa doucement à la vitre avec l'articulation des phalanges de la main gauche. Son sourire naturel était celui de quelqu'un qui va demander un renseignement. Le conducteur baissa la vite, et alors Falcó lui tira en plein visage.

Le Browning n'avait pas beaucoup de recul, mais il sauta cependant dans sa main comme un serpent qui viendrait de mordre. Ce fut pourquoi il dut le baisser de nouveau pour viser le second garde du corps, celui au nez écrasé, qui se démenait, désespéré – son compagnon s'était affaissé contre son épaule –, cherchant ce qui ne pouvait être qu'une arme sous le veston de son smoking.

– Non ! l'entendit-il implorer. Non !

Dans l'éclat des phares, Falcó eut encore le temps d'entrevoir les yeux grand ouverts et épouvantés qui regardaient le cylindre métallique du silencieux avant que le pistolet ne saute de nouveau dans sa main, ouvrant une déchirure de la dimension d'une pièce de monnaie dans le col de la chemise de l'homme. Qui s'agita encore un peu, pour tenter d'ouvrir la portière. Il venait d'y parvenir quand Falcó appuya une nouvelle fois sur la détente, et le garde du corps resta accroché au siège, une partie de son corps à l'extérieur.

Quand Falcó regarda en direction de la Lincoln, la situation avait quelque peu changé. La porte avant gauche était ouverte, et le plus petit des gendarmes tirait le chauffeur hors du véhicule. L'autre, une torche électrique dans une main et un pistolet dans l'autre, pointait l'arme sur le siège arrière, où Tasio Sologastúa et sa femme, enlacés, contemplaient la scène avec horreur. Falcó alla jusqu'à la Lincoln, ouvrit une portière arrière et plaqua la bouche du silencieux sur la tête de l'homme.

– Sortez de la voiture... Vous seul. Elle reste là.

La torche du grand gendarme éclairait tout très nettement : le visage crispé du financier basque, l'expression terrifiée de sa femme. Tout à coup, celle-ci poussa un hurlement. Un grand cri aigu. Vibrant. Sans cesser de viser le mari, se penchant au-dessus de lui, Falcó décocha de la main gauche un tel coup de poing sur la tempe de la femme qu'il l'envoya, inconsciente, sur la portière opposée.

– Sortez, reedit-il à Sologastúa, calmement. Ou nous lui réglons son compte à elle aussi.

Le financier obéit. Quand Falcó l'appuya contre la voiture pour lui fouiller les poches, il le sentit trembler. À ce moment-là, l'automobile conduite par Malena manœuvrait pour faire demi-tour. La lumière des phares permit à Falcó de voir, un instant, le cadavre du chauffeur, qui se vidait de son sang sur la berme du fossé, la gorge ouverte de part en part.

– Que se passe-t-il ? parvint enfin à demander Sologastúa.

– Vous êtes prisonnier des nationaux.

Le financier mit un moment à avaler le morceau. Quand il l'eut fait, son indignation fut presque plus grande que sa peur.

– C'est un attentat, dit-il. Nous sommes en France.

– En Iparralde, oui, admit Falcó. Pays basque nord.

– Que voulez-vous de moi ?

– Que vous fassiez un petit voyage.

– Où ?

– Ah... Surprise.

Il l'attrapa par le revers de la veste et le poussa en direction de la Peugeot. Derrière lui, au volant des deux autres voitures, les gendarmes éloignaient les véhicules de la route pour les conduire sous le couvert des pins.

– Et mon épouse ? demanda Sologastúa.

– Ne vous inquiétez pas pour elle. Aucun mal ne lui sera fait.

Sonné, le financier se laissait faire. Mais quand il vit le coffre de la Peugeot – Malena venait de l'ouvrir –, il s'arrêta brusquement.

– Enfants de pute, dit-il.

Falcó le fit avancer d'une violente poussée. Malena avait sorti du coffre un rouleau de sparadrap large, avec lequel ils attachèrent les mains de Sologastúa dans le dos et lui immobilisèrent les jambes. Le financier commença par se débattre, de manière telle que Falcó le frappa au plexus solaire, sans acharnement, et le fit tomber à genoux.

– Si c'est une question d'argent, je peux..., dit-il quand il reprit son souffle.

Malena interrompit la phrase avec deux tours de sparadrap qui lui fermèrent la bouche. À deux, Falcó et elle le soulevèrent et le mirent dans le coffre. Alors Malena alla à l'avant et en revint avec un flacon de chloroforme et un gros tampon de coton hydrophile, qu'elle imbiba en se retenant de respirer, la tête de côté, et appliqua sur le nez du prisonnier. Une demi-minute plus tard, Sologastúa avait cessé de bouger. Quand Falcó eut caché le corps sous des couvertures, une mallette et un panier de pique-nique, puis refermé le coffre, Malena s'était remise au volant. Alors, Falcó se tourna vers les gendarmes qui venaient d'enlever les cadavres de la berme et de cacher la barrière de contrôle routier.

– Et Madame Millions ? demanda-t-il en espagnol.

Dans la pénombre, sous la clarté du croissant de lune, Falcó vit les gendarmes se dépouiller de leurs uniformes et les jeter parmi les arbustes.

– Elle est toujours inconsciente, dit le plus petit.

Falcó approuva, satisfait.

– Quand elle se réveillera, si elle ne sait pas conduire, une longue promenade l’attend.

Le rire de son interlocuteur retentit.

– Il faudra qu’elle marche, de toute façon, parce que nous avons rendu le moteur des voitures inopérant et crevé leurs pneus... Qu’en dis-tu ?

– Formidable.

– Quand elle arrivera chez elle ou trouvera un téléphone, nous serons déjà à Irún.

Falcó sortit l’étui et le Parker Beacon en argent et alluma une cigarette.

– Beau travail, reconnut-il en soufflant la fumée.

L’agent tomba d’accord.

– Ta petite collègue s’est bien comportée, dit-il.

– Oui.

– Vraiment très bien.

S’aidant du briquet, Falcó regarda l’heure à son bracelet-montre. Il se faisait tard.

– Il faut filer, maintenant, remarqua-t-il. Vous avez besoin de quelque chose ?

– Non, tout va bien.

– Eh bien alors, bon voyage.

– À vous aussi, trésor.

Avant d’éteindre la flamme et de se diriger vers la Peugeot, Falcó eut le temps de voir les yeux de batracien et le sourire cruel de Paquito Araña.

Il y avait douze kilomètres jusqu’à la frontière. Après Saint-Jean-de-Luz, la route serpentait entre pinèdes et falaises, sous lesquelles la mer noir et argent luisait comme

du jais. Falcó et Malena Eizaguirre n'avaient pas dit un mot depuis le pont. Il alluma une Player's et la glissa entre les lèvres de la conductrice, puis en alluma une autre pour lui.

– Tu veux que je prenne le volant un moment ?

– Non, ça va.

La clarté des phares se réverbérait sur le profil de la jeune femme, cigarette entre les lèvres, les deux mains sur le volant.

– Je n'avais jamais vu tuer personne, dit-elle.

Ils restèrent un moment silencieux. Falcó fumait et regardait la route éclairée par les phares. La lumière faisait défiler, sur la droite, les bandes de peinture rouge et blanche des garde-corps et des bornes.

– Je n'ai jamais imaginé que ça pouvait se passer de cette façon, ajouta-t-elle.

Il la regarda avec curiosité.

– De quelle façon ?

– Aussi naturellement, je veux dire. J'ai toujours pensé que c'était accompagné de passion ou de fureur. Ce qui vient de se produire était presque bureaucratique.

Elle rétrograda avec désinvolture en abordant un virage très serré. Les pneus grincèrent, et Falcó se dit que Sologastúa devait être rudement secoué dans le coffre. Mieux valait pour lui qu'il fût endormi.

– Tu m'as semblé si serein, si... Tu t'y prends toujours comme ça ?

– Pas toujours.

– Je ne crois pas que mon père et Íñigo, mon frère, aient été tués de la même façon. J'imagine plutôt une racaille déchaînée. Les hordes communistes. Tu vois ce que je veux dire.

– C'est possible, admit Falcó. Il y a de nombreuses façons de tuer.

– À te voir, n'importe qui dirait que tu les connais toutes.

Là-dessus, un nouveau silence suivit. Tourné vers elle, Falcó l'observait, curieux.

– Tu l'aurais fait, s'il l'avait fallu ? Tu aurais appuyé sur la détente ?

– J'imagine que oui, répondit-elle en haussant les épaules, sous son châle. Après tout, je suis une Requeté... Une carliste.

Ils se turent encore une fois.

– Cette République de fous et d'assassins était un chaos et une aberration, ajouta-t-elle enfin. Les marxistes préparaient leur révolution, et nous les avons doublés avec la nôtre... Où étais-tu le 18 juillet ?

– Je ne me rappelle pas. Dans le coin.

Ce fut alors Malena qui se tourna pour l'examiner, savoir à quel point il était sérieux ou sarcastique. Puis elle reporta son attention sur la route, ralentit juste avant un nouveau tournant et, une nouvelle fois, les pneus grincèrent. Encore heureux, ils sont neufs, se dit Falcó en s'accrochant d'une main à la poignée du toit. Des Michelin installés pour l'occasion.

– Je suis un soldat de cette guerre, énonça-t-elle. Comme toi... Comme ces deux collègues déguisés en gendarmes.

Falcó sourit en lui-même. Appeler *collègue* quelqu'un comme Paquito Araña, c'était mal connaître le personnage. Et c'était tout aussi mal le connaître, lui. Le tueur à l'odeur de pommade pour les cheveux et d'eau de rose était arrivé du sud-ouest de la France une semaine auparavant, pour la phase finale de l'opération, sans poser d'autres questions que celles relatives à la mission, tout disposé à obéir aux ordres.

– Mon tour viendra peut-être un de ces jours, dit Malena au bout d'un moment, pensive.

– De tuer ?

Il l'entendit rire doucement, tandis qu'elle changeait de vitesse. Maintenant, elle tenait la cigarette entre deux doigts de la main droite appuyée sur le volant.

– De mourir.

Falcó aspira une longue bouffée de fumée. La jeune femme le regardait de temps en temps, sans cesser de surveiller la route. Qui descendait, à présent, et devenait plus droite. Ils avaient dépassé les falaises, et les phares repoussaient l'ombre des pins découpée par le clair de lune.

– Je ne milite pas par vengeance, murmura-t-elle à la suite d'un long silence.

Après avoir tourné la manivelle de la portière pour baisser la vitre, elle jeta la cigarette à l'extérieur, et l'air du dehors fit entrer dans le véhicule des scintillements de braise.

– J'étais de ceux qui ont préparé le soulèvement, ajouta-t-elle, bien avant l'assassinat de mon père et de mon frère... Ce qui m'anime, c'est la croisade contre le marxisme et le séparatisme.

Falcó approuva, équanime. On apercevait les premières maisons d'Hendaye. Les phares éclairèrent un panneau qui portait le nom de la localité.

– L'intention de faire mal est une assez bonne béquille, dit-il sur un ton égal, comme si la formule résumait tout.

– L'intention de faire mal, répéta Malena en donnant un coup du plat de la main sur le volant. J'aime bien ça. On a des remords quand on tue, ou quand on tue à l'excès ? Peut-on tuer à l'excès ?

Il garda le silence pendant quelques secondes, comme s'il réfléchissait. En fait, il n'avait pas besoin d'y réfléchir.

– C'est possible, dit-il.

– Et ça laisse des souvenirs cuisants ?

– Parfois.

– Je me demande comment tu te sens, avec tous ces morts.

Falcó écrasa sa cigarette dans le cendrier, baissa la vitre et jeta le mégot.

– Je me sens bien.

Malena mit un moment à reprendre la parole.

– Tu es quelqu'un d'étrange, tu sais ? fit-elle en un soupir. Ou plutôt d'inquiétant. Je crois que je préférerais ne plus travailler avec toi.

– D'ici là, il te reste encore une procédure délicate à suivre.

– Que veux-tu dire ?

Falcó montra un écriteau que les phares éclairaient à ce moment-là : *Douane française*. Après quoi, il sortit le Browning de la boîte à gants, s'assura qu'une balle était bien engagée dans la chambre avant de le remettre où il l'avait pris.

– On arrive.

La guérite de la gendarmerie, accolée à une lanterne allumée, était à gauche de la route. De l'autre côté, une lanterne jumelle éclairait l'édifice blanc de la douane. Par-delà la barrière peinte de bandes rouges et blanches, baissée pour interdire le passage aux véhicules, s'étirait le pont international, droit et sombre, au bout duquel on pouvait apercevoir les lumières lointaines de la douane espagnole.

– Ne coupe le moteur que si je t'en donne l'ordre, et ne sors pas de la voiture, dit Falcó. En cas de difficulté, accélère, enfonce la barrière et file jusqu'à l'autre côté sans regarder en arrière.

– Et toi ?

– Ne t'inquiète pas de ça. Si l'affaire tourne mal, fais ce que je t'ai dit. Avec ou sans moi... Compris ?

– Oui.

Elle avait arrêté l'automobile à une dizaine de mètres du barrage, sur l'indication d'un gendarme qui balançait une lampe torche près de la guérite. Falcó en compta trois autres visibles. Un à la barrière et deux autres à la porte de la douane.

– Éteins les phares et baisse la vitre.

Malena obtempéra, en laissant le moteur tourner. Le gendarme qui tenait la torche s'approcha du côté du conducteur. Avant que les phares ne s'éteignent, Falcó put voir ses galons de sergent.

– Bonsoir, leur dit-il en français. Vos papiers, s'il vous plaît.

S'inclinant par-dessus Malena, Falcó lui tendit les deux passeports. Faux noms, fausses adresses à Saint-Sébastien, vraies photos d'eux-mêmes. Usagés, leurs papiers portaient des visas et avaient un aspect innocent. Mme et M. Urrutia. Un couple bourgeois respectable, bien vêtu, dans une bonne voiture. Qui n'a rien à cacher.

– Il est un peu tard, remarqua le gendarme, en espagnol, cette fois, tandis qu'il examinait les passeports à la lumière de la lampe torche. D'où venez-vous à cette heure ?

– Du casino de Biarritz, répondit Falcó sur un ton égal.

À la clarté de la torche électrique, il aperçut un regard pénétrant sous la visière du képi.

– Vous avez eu de la chance ? demanda le gendarme.

Son espagnol avait un accent marqué, qui calait sur la prononciation des *r* roulés. Falcó haussa les épaules.

– La chance est une chose relative, comme dirait Einstein.

– Einstein vous intéresse ?

– Moins que Danièle Darrieux.

L'échange s'était déroulé à peu près comme il l'avait prévu, constata-t-il avec soulagement. Un instant, la lampe éclaira les jambes de Malena, le bas de la robe du soir remonté au-dessus des genoux, puis balaya l'intérieur du véhicule avant de s'arrêter sur le visage de Falcó.

– Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Falcó remua la tête, en un geste naturel de dénégation.

– Un panier de pique-nique et une mallette avec quelques effets personnels.

– C'est tout ?

– Oui.

– Arrêtez le moteur.

Malena coupa le contact et la douce trépidation de la Peugeot cessa.

– Ouvrez le coffre, s'il vous plaît.

Le ton du gendarme avait paru sérieux, impersonnel. Ignorant le regard inquiet de Malena, Falcó ouvrit la portière, descendit de l'automobile et releva le col de son veston. Un froid humide montait de la Bidassoa et de la mer proche.

Même si tout se déroulait comme prévu, il restait sur le qui-vive. Tendue et prêt à se battre, ou à fuir, ou à l'une de ces choses après l'autre. Les gendarmes de garde devant la porte de la douane semblaient aussi somnolents et détendus que celui de la barrière, comme il s'en avisa d'un bref regard tactique. Mais ils avaient le fusil à l'épaule. Si quelque chose tournait mal et que Malena filait avec la voiture comme elle en avait reçu l'ordre, il n'allait avoir que peu de chances d'atteindre le côté espagnol du pont. Même s'il se mettait à courir, les gendarmes pouvaient lui tirer dessus et le toucher dans le dos à mi-chemin, malgré le peu de lumière d'un côté et de l'autre. Le diable guide les balles.

Il regarda, dans la pénombre, le parapet métallique du pont et les ombres des arbres qui s'étendaient sur sa gauche, derrière la guérite. Il avait étudié tout ça à la lumière du jour. Ses possibilités d'y trouver refuge étaient réduites. Il pouvait aussi se laisser tout simplement arrêter et attendre la suite. Si Malena atteignait l'autre côté du pont, les Français n'auraient presque rien contre lui : un incident mineur, peu clair, routinier de cette guerre d'Espagne si proche. Rien que ne pourraient débrouiller le consulat national et un peu d'argent bien réparti.

S'arrêtant devant l'arrière de la voiture, le gendarme à côté de lui, il fit tourner la poignée du coffre, leva lentement le couvercle et sentit le sang battre à ses tempes, tandis

qu'il calculait froidement où et comment taper sur le représentant de l'ordre si les choses prenaient mauvaise tournure.

Le faisceau de lumière éclaira le panier, la mallette et les couvertures immobiles. Falcó constata avec soulagement que Sologastúa ne bougeait pas et ne ronflait pas. Comme s'il n'était pas là-dessous. Le chloroforme faisait encore son effet avantageux.

– Très bien, dit le gendarme en éteignant la lampe torche.

Il ne fit même pas le geste de toucher quoi que ce soit. Falcó referma le coffre en douceur, pendant que son pouls recouvrait son rythme normal. Il regarda les autres gardes, qui n'avaient pas bougé de leur place. Tout se déroulait comme prévu. Les cinquante mille francs déposés par Falcó quelques jours plus tôt à la préfecture d'Hendaye avaient efficacement graissé les rouages. Et le fait qu'il y eût parmi les gardes mobiles d'anciens membres des Croix-de-Feu, une association politique française d'idéologie fasciste, facilitait les choses.

– Pouvez-vous repartir ? demanda-t-il.

Le gendarme lui mit en main les deux passeports, donna un coup de sifflet et celui qui était près du pont leva la barrière.

– Bien sûr, monsieur. Faites bon voyage.

L'automobile s'engagea sur le pont, en zone neutre, à vitesse modérée.

– Nous avons réussi, dit Malena, admirative, sans pouvoir encore y croire.

Falcó ne dit rien. Tête appuyée contre la vitre froide de la fenêtre, il laissait l'adrénaline accumulée pendant les dernières minutes se diluer doucement dans son sang. Il n'était pas facile, ni rapide, ni même commode de passer d'un état à un autre. De la tension d'avant la lutte au calme des moments qui s'ensuivent. Au reflux.

– Ça s’est passé comme un rien, insista Malena.

Falcó regarda sur sa droite, au-delà des ponts ferroviaires, l’embouchure du fleuve, où le clair de lune plantait un coin d’argent entre les deux rives. Les lumières d’Irún – très clairsemées, parce que les rouges avaient incendié la ville quelques mois auparavant – ponctuaient, isolées et par intermittence, la rive obscure.

– Nous voilà presque en Espagne, fit remarquer Malena.

Il y avait de l’émotion dans sa voix. Ardeur patriotique, estima Falcó. Pour Dieu, pour la patrie et le roi. Une fille courageuse qui savourait la victoire. Cette nuit, son père et son frère avaient été en partie vengés.

– Tu t’es bien débrouillée, dit-il.

– Et toi, très bien.

La Peugeot était au milieu du pont. Ses phares éclairaient au loin le baraquement blanc de la douane espagnole.

– Donne le signal, suggéra Falcó. Qu’ils sachent que c’est nous.

Malena alluma et éteignit deux fois les feux.

– Après ça, nous allons nous séparer, je suppose, fit-elle.

– Évidemment.

Elle hésita un moment, changea de vitesse pour ralentir.

– Ça été un honneur de travailler avec toi... J’ai bien aimé être Mme Urrutia.

– L’honneur a été pour moi.

Elle hésita encore un instant.

– Tu es l’un des rares hommes à ne pas m’avoir fait du gringue depuis que je suis mêlée à ça, dit-elle enfin. Et les occasions ne t’ont pas manqué.

– J’espère que tu ne le prends pas comme une offense.

– Mon Dieu, non, lança-t-elle en riant. Au contraire : c’est le plus grand compliment que tu pouvais me faire. Me traiter comme une collègue.

– C’est ce que tu as été.

– Oui... C’est ce que j’ai essayé d’être.

Ils parcouraient les derniers mètres du pont. *España*, indiquait un panneau. Les phares illuminèrent la barrière, maintenant très proche, entre deux colonnes de pierre qui marquaient le territoire national. Plusieurs personnes attendaient de l'autre côté, immobiles, sous la vague lumière d'un réverbère.

– Je ne sais quoi dire de plus, ajouta-t-elle.

– Peut-être à un autre moment.

Elle hésita un peu avant de répondre.

– Peut-être.

La barrière se leva et l'automobile parcourut une courte distance avant de s'arrêter devant les piliers du porche de la douane. Ceux qui l'avaient attendue s'approchèrent et l'entourèrent : uniformes, gabardines, cuir vernis des tricornes. Falcó baissa la vitre, le pinceau lumineux d'une torche électrique l'éblouit et lui fit détourner les yeux.

– Tu arrives en retard, comme toujours, grogna la voix sèche et rude de l'Amiral.

LES APPARENCES NE SONT PAS TROMPEUSES

C'était le milieu de la matinée à Saint-Sébastien, et le soleil qui entrait par les fenêtres de l'hôtel María Cristina éclairait les meubles bien vernis, les bottes lustrées, les uniformes, les buffleteries et les vêtements de prix. Pleine de militaires et de réfugiés prospères, cosmopolite et élégante, la ville avait l'avantage d'être loin des lignes de front. La rumeur des conversations dans le bar était encore plus pesante que la fumée de tabac qui plombait l'atmosphère. Derrière le comptoir, entre les bouteilles alignées sur les tablettes, il y avait une photographie encadrée de Sainte-Marie-du-Chœur, un drapeau aux couleurs de l'Espagne nationale et un poste à galène d'où venait la voix de Concha Piquer, en train de chanter *Ojos verdes*.

Sous le regard désolé du barman, Lorenzo Falcó – veste en tweed marron et pantalon de flanelle beige – laissa intact le cocktail qu'il n'avait pas eu le temps de goûter, posa trois pesetas sur le comptoir, rajusta son nœud de cravate, prit son chapeau posé sur le tabouret voisin et se dirigea vers la porte, où venait d'apparaître l'Amiral.

– Écoute, dit son chef en levant un doigt quand Falcó l'eut rejoint.

Déconcerté, celui-ci cilla, en regardant autour de lui.

– Que se passe-t-il ?

L'Amiral gardait son doigt levé. Sourcil courroucé.

– Concha Piquer.

– Qu'arrive-t-il à Concha Piquer ?

– Tu n'entends pas les paroles ? Elle vient de chanter : *Apoyá en la puerta / de mi casa un día*¹.

– Et alors ?

– Alors, ça a toujours été : *Apoyá en el quicio / de la mancebía*².

Falcó sourit, narquois.

– L'Espagne se moralise, monsieur. Les putes ne sont plus mises en musique.

– Aïe, Seigneur... Parfois, je me demande s'il est vraiment bon que nous gagnions la guerre.

Le chef du SNIO, le Service national du renseignement et des opérations, était habillé en civil, selon son habitude : costume gris, parapluie, chapeau. Bien qu'il fût de Betanzos, sa moustache couleur cendre et son parapluie lui donnaient l'air d'un Anglais. Il prit la température du bar en jetant un regard par-dessus l'épaule de Falcó, puis montra le vestibule.

– Allons faire un tour.

– Je ne crois pas que vous ayez besoin de ça aujourd'hui, dit Falcó en montrant le parapluie. Il fait un temps splendide.

L'Amiral eut un geste d'indifférence.

– Je suis galicien, ce qui veut dire qu'il ne faut même pas se fier à son propre père. Une précaution de plus, c'est une surprise de moins. Et par les temps qui courent, inutile de te faire un dessin... Tu saisis ?

– Je saisis.

L'œil de verre et l'œil indemne de l'Amiral convergèrent sur Falcó, critiques.

1. Viens un jour sonner / à la porte de chez moi

2. Viens heurter le marteau / de la maison de passe.

– Il manque à ta réponse un mot protocolaire, mon garçon.

– Je saisis, monsieur.

– J’aime mieux ça. Et maintenant, remue-toi, et plus vite que ça. Allons prendre l’air.

Ils sortirent et, sous la marquise, le portier se découvrit pour saluer Falcó.

– Je suis dans cet hôtel depuis deux semaines, et cet idiot ne me reconnaît même pas, se plaignit l’Amiral. Toi, tu es là depuis deux jours, et il baisse sa casquette jusqu’à terre.

– C’est qu’on sait se faire aimer, monsieur. Et que je suis sympathique de nature.

– Ce sont aussi tes pourboires monstrueux.

– Oui... Ça aussi.

– Résultat, quand le comptable voit tes notes de frais, il pousse des hauts cris. Et lâche les chiens sur moi.

– Expliquez-lui que j’investis dans les relations publiques. Je mets de l’huile dans les efficaces rouages de la patrie... Voyez-le vous aussi sous cet angle.

– Sous cet angle ou sous un autre, tout ce que je vois, c’est ta tête de maquereau. Et, dans ton cas, les apparences ne sont pas trompeuses.

Ils s’éloignaient de l’hôtel en longeant la rive gauche de l’Urumea. Au-dessus d’une affiche placardée sur une palissade – *Une Patrie, un État, un Caudillo* –, le ciel était d’un bleu presque phalangiste. C’est un de ces jours, se dit Falcó, sarcastique, où il prend envie à Dieu de manifester de quel côté Il est.

– Que raconte Sologastúa ? voulut-il savoir.

L’Amiral, qui le regardait du coin de l’œil, avança encore de quelques pas sans rien dire et finit par faire une grimace ambiguë.

– Il coopère.

– En bon garçon ?

– Exactement. Il a d’abord commencé par faire des difficultés. Il ne répondait qu’en basque, *Euskal gudari naiz*¹ et tout le saint-frusquin, refusait de parler chrétien...

Falcó prit une expression exempte de compassion.

– Mais maintenant, il doit le parler à merveille.

L’Amiral souriait, malveillant.

– Il le parle avec une fluidité étonnante, oui... Et c’est très bien, parce qu’il a encore beaucoup de choses à nous dire. On en est donc là, et nous ne sommes pas pressés... Ensuite, quand nous en aurons fini avec ces conversations intimes, nous le livrerons au bras séculier.

– Conseil de guerre ?

– Sans aucun doute. Le bonhomme a cru que ses petits jeux transfrontaliers allaient rester impunis. Il ne s’est pas avisé que ces affaires d’espionnage et de contre-espionnage sont comme les parcs de loisirs : l’entrée ne coûte presque rien, mais les attractions sont chères.

– Ce n’est pas à moi qu’il faut dire ça, les attractions, ça me connaît.

L’Amiral imprima un balancement à son parapluie.

– Il faut faire un exemple, dit-il, de façon qu’ils sachent, à Bilbao, ce qui les attend quand leur système de fortifications, leur fameuse Ceinture de fer, aura foiré. Ces abrutis de séparatistes vont devoir payer les massacres de janvier.

Ils firent un bout de chemin en silence. Le SNIO savait que le 4 janvier, après un bombardement national sur Bilbao, le gouvernement autonome de l’Euskadi avait laissé la situation lui échapper. Les milices rouges et noires de l’UGT² et de la CNT³, envoyées dans les prisons pour assurer la protection des détenus, avaient massacré, en présence des forces basques – gударis et ertzainas – restées passives,

1. Je suis un combattant basque.

2. Union nationale des travailleurs.

3. Confédération nationale du travail.

deux cents prisonniers à seulement dix minutes du siège du gouvernement régional.

– Pour le moment, reprit l'Amiral, nous avons passé par les armes quelques prêtres nationalistes basques, pour leur faire savoir de quoi il retourne.

La nouvelle fit sourire Falcó.

– Qu'on n'aille pas croire, au Vatican, remarqua-t-il, amusé, que l'assassinat des curés est le monopole des rouges.

– C'est cela même. Tu n'es pas si bête, quand tu y mets du tien.

Ils firent encore quelques pas, en contemplant l'embouchure du fleuve et, sur la rive opposée, l'édifice du Kursaal devenu temporairement le quartier général des Requetés.

– Cette carliste, Malena, s'en est bien sortie à Biarritz, estima l'Amiral.

– Très bien, confirma Falcó. Elle est courageuse et responsable. Un bon agent actif pour le Grupo Lucero.

– Je sais. J'en tiendrai compte, même si les experts affirment que les femmes ne valent rien sur le terrain. Ils affirment que sous pression elles se révèlent trop émotives, dit l'Amiral, et son œil indemne jeta un regard de côté sur Falcó. Mais tu sais bien que sur les questions importantes les experts n'ont jamais raison.

– Elle est encore en ville ?

– Nous l'avons logée à l'Excelsior.

– Celui de la calle Guetaria ?

– Oui.

– Hum. Un hôtel de seconde catégorie.

– Naturellement. Ce n'est pas une vedette comme toi. De plus, avec la guerre, les logements se font rares. Il ne me semblait pas prudent, non plus, de l'installer près de toi.

Ils avancèrent encore un peu, en silence. L'Amiral continuait de l'observer du coin de l'œil.

– Il n'y a rien eu entre elle et toi, j'espère, dit-il enfin.

Falcó posa sa main droite à la hauteur de son cœur.

– Je vous en prie, monsieur, protesta-t-il. Nous étions en mission. Ma conscience professionnelle...

– Ne me fais pas rire, je ne voudrais pas avaler ma moustache. Pour ce qui est de ta conscience, je n'en donne pas cher.

– Je pensais à la professionnelle.

– Pas plus de celle-là que de l'autre. Pour toi, il n'y a que deux types de femmes : celles avec lesquelles tu couches et celles avec lesquelles tu peux coucher. Ton sourire de rufian leur fait croire qu'elles sont des princesses ou des actrices de cinéma, alors qu'en fait tu ne t'intéresses qu'à ce qu'elles ont au-dessous de la ceinture.

– Voilà encore une offense, Amiral. Je m'intéresse aussi à ce qu'elles ont au-dessus de la ceinture.

– Oui, jusqu'aux seins... Va servir tes craques à quelqu'un d'autre.

Aux terrasses des cafés, tout n'était qu'uniformes, luxe et femmes. Au Guria, quelques Allemands avec à leurs calots l'étoile d'officier de la Légion Condor parlaient entre eux. Falcó, curieux, se tourna à demi vers l'Amiral.

– C'est vrai, ce bruit qui court sur Guernica ?

– Quel bruit ?

– Que ce ne sont pas les rouges qui l'ont détruite, mais nous qui l'avons bombardée, enfin... – Il montra les Allemands. – Eux, concrètement. Ces jolis garçons blonds.

L'Amiral promena un regard inexpressif sur les militaires. Comme s'il ne les voyait pas et s'attendait que tout le monde en fît autant.

– Ne crois pas aux bruits qui courent par ici, et moins encore à ceux que répandent les agents secrets comme nous, pour qui mentir est un art.

– Ce n'est pas dans mes habitudes. Mais on parle de victimes par milliers et d'avions allemands.

L'Amiral haussa les épaules.

– On en rajoute. Quand nos troupes sont entrées dans la ville, elles n’y ont trouvé qu’une centaine de morts. Confirmés... À mettre sur le compte des poseurs de bombes asturiens.

Falcó jeta encore un rapide regard sur les Allemands qu’ils venaient de dépasser. Puis il fit claquer sa langue.

– Encore un coup de ces brutes marxistes, dit-il.

L’intention narquoise n’échappa point à l’Amiral. Il foudroya Falcó du regard.

– Il te faut ton content de chair, au gramme près, c’est ça ? Comme à Shylock.

– Shylock Holmes ?

– Tu es vraiment stupide, tu sais. Ferme ton clapet.

Falcó porta deux doigts au bord de son chapeau. Sous le feutre, ses yeux d’un gris de limaille d’acier souriaient.

– À vos ordres.

– Ce n’est pas le moment. Tu me suis ?

– Affirmatif, monsieur.

– Dans cette guerre, tout n’est pas aussi simple que d’assassiner et d’enlever des gens, comme tu le fais. Ou de coucher avec des morues... Il faut bien que certains d’entre nous réfléchissent.

Ils tournèrent le dos au pont et au fleuve, prenant à gauche, en direction de la Alameda qui, depuis que les nationaux avaient pris la ville, s’appelait Alameda Calvo Sotelo. L’Amiral, l’air grave, balançait son parapluie, qu’il finit par appuyer contre son épaule comme il l’aurait fait s’il s’était agi d’un sabre ou d’un fusil.

– Ce n’est pas non plus la première fois que les rouges perpètrent une chose pareille à celle de Guernica, dit-il soudain tandis qu’ils s’arrêtaient pour laisser passer un tramway. Souviens-toi d’Irún... ou des églises brûlées avec curé et sacristain à l’intérieur. Ce sont des barbares. Et bien sûr que ce sont eux qui l’ont fait.

– Si vous le dites...

– Et comment que je le dis, fit l’Amiral qui parut se plonger un moment dans ses réflexions, en réimprimant un balancement à son parapluie. Ce qui n’empêche pas que, tout à l’heure, si ça me semble approprié, je te dise le contraire.

Falcó se remit à l’examiner avec attention. L’œil indemne de son interlocuteur luisait, maléfique. Il reconnaissait les symptômes. Quelque chose se tramait là, à quoi il n’était ou n’allait bientôt pas être étranger.

– Je comprends, fit-il, prudent.

– Que peux-tu y comprendre, bordel ? lança l’Amiral avec un soupir d’exaspération. Tu n’y comprends foutre rien.

Ils laissèrent derrière eux le parc Alderdi-Eder, où un kiosque à journaux affichait *La Voz de España* et *El Diario Vasco* avec le même gros titre : *Les rouges reculent dans le Nord*. Le soleil resplendissait sur la baie de La Concha, où la marée basse découvrait le sable doré et mouillé aux reflets de nacre. De hauts bâtiments bordaient le demi-cercle de la rive le long de l’élégante promenade du bord de mer, avec la vieille ville à droite, tassée au bas du mont Urgull. Des enfants jouaient sur la plage, familles et oisifs se promenaient comme si la guerre n’existait pas. L’Amiral leur jeta un sec regard censeur.

– Des dactylos qui lisent Guido da Verona et des employés de commerce qui envoient des lettres d’amour à Claudette Colbert, cracha-t-il avec un petit rire amer, entre ses dents. Ils croient que la vie est divertissante, ces crétins de première. Ils ignorent qu’elle ne l’est que pour les êtres sans scrupules comme toi.

Falcó regardait les gens sur la plage, pensif.

– Ce qui m’étonne, dit-il, ce n’est pas le désordre, mais l’ordre.

L’Amiral eut un rire retors.

– C’est pareil pour moi... Mais ces gens ignorent tout de l’ironie.

Il avait pendu son parapluie à une balustrade et allumait sa pipe. Il ne reparla plus, jusqu’aux premières bouffées de fumée.

– Je n’ai pas encore reçu ton compte rendu écrit sur l’opération de Biarritz... Et pas davantage celui sur Barcelone.

Falcó sourit intérieurement. *Sur Barcelone* était une façon comme une autre d’être concis. Une semaine et demie plus tôt, il avait dû interrompre pendant quatre jours la mission de Biarritz sur un ordre exprès de l’Amiral : aller de toute urgence à Barcelone via Perpignan pour s’assurer, pendant que les gardes d’assaut et les milices communistes affrontaient, en quelques jours de combats de rue, les anarchistes et les trotskistes du POUM¹, que deux activistes libertaires italiens, Camillo Berneri et Francesco Barbieri, disparaîtraient de la scène dans la confusion du moment. Il s’agissait d’une demande des services secrets italiens, et l’Amiral désirait marquer des points avec ses collègues de l’OVRA² fasciste. Voilà comment Falcó, pourvu d’un imperméable en cuir, d’une motocyclette Norton et de faux papiers qui faisaient de lui un policier de haut rang de la Généralité, était arrivé dans la capitale catalane et, après avoir feint une arrestation domiciliaire avec l’aide de deux complices payés en espèces, avait tiré à bout portant dans le dos et la tête des Italiens à l’instant où ceux-ci étaient sortis dans la rue. Douze heures après, il était de nouveau en sécurité de l’autre côté de la frontière française, après une infiltration d’une journée et demie seulement. La mort des deux Italiens était allée grossir le compte des centaines d’anarchistes et de poumistes arrêtés, torturés et exécutés

1. Parti ouvrier d’unification marxiste.

2. Organisation pour la surveillance et la répression de l’antifascisme.

L'Or du roi

vol. 4

Éditions du Seuil, 2002
et « Points », n° 1108

Le Gentilhomme au pourpoint jaune

vol. 5

Éditions du Seuil, 2004
et « Points », n° 1388

Corsaires du Levant

vol. 6

Éditions du Seuil, 2008
et « Points », n° 2180

Le Pont des assassins

vol. 7

Éditions du Seuil, 2012
et « Points », n° 3145